

Introduction

Une messe ambiguë de l'internationalisme

« Le Congrès de Londres fut [...] le plus agité, le plus tumultueux, tranchons le mot, le plus chaotique, de tous les Congrès de la II^e Internationale [...].

Enfin, le Congrès de Londres consumma [et pour n'y plus avoir à revenir] la rupture de l'Internationale et des anarchistes. »

Émile Vandervelde, *Souvenirs d'un militant socialiste*, 1939, p. 145.

Un spectre hante l'Europe socialiste au congrès de Londres : le spectre de l'effondrement de l'Association internationale des travailleurs¹. Au milieu de l'été 1896, les invectives, censures et violences parfois directes déchiraient la Deuxième Internationale, en suivant les coutures à peine raccommodées par où s'était défaite sa soeur aînée. Quoique les forces en présence et les étiquettes qui leur étaient accolées n'autorisent pas à y voir un parfait décalque,

1. Ce travail doit beaucoup aux conseils, encouragements et relectures de nombreuses personnes. Je voudrais particulièrement remercier ici : Pierre Baussier, Constance Bantman, Camille Bernard, Jennifer Bidet, Pierre-Antoine Bilbaut, Louis Bissières, Abigail Bourguignon, Quentin Deluermoz, Jean-Numa Ducange, Clive Emsley, Félicien Faury, Émile Geoffroy, Julie Maurice, Ferdinand Mourier, Anton Perdoncin, Frédéric Salin, Blaise Truong-Loï, Alexandre Vayer, Julien Vitores et Blaise Wilfert-Portal. Comme le veut la formule consacrée, je reste le seul responsable des erreurs et approximations qu'il contiendrait.

l'analogie semble être présente dans tous les esprits, mais surtout chez les commentateurs : « anarchistes » et « marxistes » s'étaient préparés à livrer bataille depuis le précédent congrès (1893), et ils ne l'ont pas évitée. Cet affrontement a marqué les mémoires non seulement par son intensité, mais aussi parce qu'il mit un terme à une longue série d'échauffourées lors des congrès socialistes internationaux. De Londres à Londres, ces trois décennies d'âpres débats auraient pu s'achever dans la même salle où elles avaient commencé si les délégations n'avaient pas grossi leurs rangs d'année en année. L'une des principales différences entre les deux premières Internationales tient peut-être à cela : si les guerres intestines entre marxistes, bakouninistes et proudhoniens débilitaient les prétentions de coordination des mouvements socialistes européens dans le cadre de la Première Internationale, c'est que ces divisions marquées fracturaient un collectif restreint. Quand le St Martin's Hall accueillait en 1864 à peine une cinquantaine de délégués pour la fondation de l'AIT, le Queen's Hall en recevait plus de 700 entre le 26 juillet et le 2 août 1896. Ainsi, même scindés en fractions concurrentes, les congrès de la Deuxième Internationale rassemblaient trop de militants pour que la pluralité des manières d'incarner l'internationalisme socialiste ne s'étiolent. C'est ce que montre la fin de l'expérience londonienne : alors que les anti-parlementaires furent exclus du congrès régulier, ils tinrent des réunions quotidiennes ouvertes, le soir, à partir du 29 juillet, en forme d'assemblée concurrente.

Le congrès de Londres est connu avant tout pour cela : quel que soit le volume ou l'article qui y consacre quelques pages, il est presque systématiquement résumé à ces querelles et altercations qui ont conduit à « séparer le bon grain de l'ivraie² » ou, dans une veine moins normative, à « opér[er] la rupture entre

2. LORWIN Lewis L., *L'Internationalisme et la classe ouvrière*, Paris, Gallimard, coll. « Les documents bleus. Notre temps », 1933 (1929), p. 57.

socialistes et anarchistes³ ». *A posteriori*, il apparaît d'autant plus facilement comme une rupture décisive qu'après lui viennent la structuration et la consolidation de la Deuxième Internationale. Émises au Queen's Hall en 1896, les propositions de création d'un organe fédérateur et permanent du mouvement socialiste international trouvent en effet leur concrétisation au congrès suivant, salle Wagram, à Paris : la proposition de création d'un Bureau socialiste international est approuvée, et son siège est fixé à Bruxelles. Cette institutionnalisation semble n'avoir été possible qu'au prix de l'exclusion des antiparlementaires.

1889	Congrès « marxiste » et « possibiliste » de Paris
1891	Congrès de Bruxelles
1893	Congrès de Zurich
1896	Congrès de Londres
1900	Congrès de Paris (création du Bureau socialiste international)
1904	Congrès d'Amsterdam
1907	Congrès de Stuttgart
1910	Congrès de Copenhague
1912	Congrès de Bâle

Tableau 1. – Les congrès de la Deuxième Internationale (1889-1914).

Au-delà de lectures rétrospectives, *in situ*, le congrès apparaît aussi comme un tournant aux socialistes qui en sont les témoins et acteurs : il est l'aboutissement de tentatives pour résoudre les antagonismes entre fractions du socialisme international. Depuis 1872, quand les conflits doctrinaux entre militants « anti-autoritaires » et ceux favorables à la coordination centralisée des mouvements européens, entre partisans de l'action parlementaire et partisans des grèves – générales ou pas – ou encore de la « propagande par le fait », emportèrent la Première Internationale, les tentatives pour organiser le socialisme européen se heurtaient à

3. WINOCK Michel, « Le congrès de Londres », préface à *Congrès de Londres 1896*, Genève, Minkoff Reprint, 1980, p. 3.

la résurgence d'attitudes et convictions polaires. Les débuts de la Deuxième Internationale, à Paris et à Bruxelles furent marqués par ces difficultés. C'est à Zurich qu'une fraction des socialistes européens commencèrent à se coaliser plus activement pour imposer une définition du socialisme, et sa distinction d'avec l'anarchisme. L'arme de cette lutte fut un texte, adopté en 1893, connu, critiqué ou approuvé sous le nom de « résolution de Zurich », rappelée dès l'invitation au congrès de Londres⁴ :

« Toutes les Chambres Syndicales Ouvrières seront admises au Congrès, et aussi les Partis et Organisations Socialistes qui reconnaissent la nécessité de l'organisation des travailleurs et de l'action politique. Par action politique, on entend que les organisations des travailleurs cherchent, autant que possible, à employer ou à conquérir les droits politiques et le mécanisme de législation, pour amener ainsi le triomphe des intérêts du prolétariat et la conquête du pouvoir politique. »

La majeure partie du temps des séances plénières du congrès fut consacrée à d'interminables exégèses – allant jusqu'au détail des virgules⁵ –, même après que cette résolution eut été adoptée.

Il n'y a guère que le premier jour qui put laisser une impression de concorde. La semaine londonienne de l'Internationale débuta en effet le dimanche 26 juillet par une longue marche pour la paix, où se mêlèrent chants et étendards aux couleurs des organisations présentes. Depuis plus d'une vingtaine de points dans la capitale britannique, des départs étaient prévus pour rejoindre un cortège qui, accompagné par des cyclistes et des chorales, avançait vers Hyde Park. Aux bord des flots calmes de la Serpentine avaient été installées un douzaine de plateformes, montées à partir de chariots, depuis lesquelles devaient s'exprimer plusieurs grands

4. *Congrès de Londres 1896, op. cit.*

5. HAMON Augustin, *Le socialisme et le congrès de Londres. Étude historique*, Paris, Stock, 1897, p. 103 et p. 202-203.

noms du socialisme européen et américain. Mais leur déclaration commune dut attendre le lendemain, puisque le climat londonien transforma cette marche en « manifestation des parapluies », au moment même où elle pénétrait le parc. Toutefois, la plupart de ceux qui célébraient l'unité socialiste l'après-midi conspiraient le soir même, inquiétés par le devenir de la résolution de Zürich. Celle-ci attira l'orage jusque dans les murs du Queen's Hall, loué en urgence, pour faire face à l'affluence trop importante de délégués. L'accalmie ne dura guère que quelques heures, et s'évanouit lorsqu'après avoir commencé à en débattre le matin du lundi 27 dans des réunions par nationalité, les délégués durent se prononcer sur l'exclusion de ceux qui parmi eux, ne reconnaissaient pas la primauté de l'action politique. Au centre de la salle, les politesses d'usages furent vite oubliées : les chaises et les bancs raclaient, les tours de paroles étaient sans cesse coupés, les invectives se transformèrent bientôt en poings, et Paul Singer, président de session et membre du SPD allemand, dut lever la séance à coups de cloche. Cette pause vespérale ne fit qu'envenimer la situation de l'Internationale, et c'est pourquoi le Bureau du congrès décida d'accélérer la décision : il nomma quatre orateurs, deux pour le texte incriminé et deux contre. Le mardi 28 au matin, ces quatre hommes prirent tour à tour la parole, et après un vote par nationalité, il fut décidé que les anarchistes seraient exclus.

Le congrès aurait alors pu prendre un second départ, et c'est ce que laissait à penser le travail des diverses commissions en charge chacune d'un point de l'agenda du congrès. Mais la session plénière du congrès fut occupée jusqu'au jeudi matin par des querelles autour de la validation des mandats au sein de chaque délégation nationale : il fallait mettre en pratique la résolution définitivement adoptée en début de semaine, et chaque nationalité dut présenter un rapport justifiant quels délégués elle comptait évincer pour antiparlementarisme. Ces débats étaient épineux car ceux qui furent exclus étaient représentants d'organisations qui

les avaient élus comme porte-paroles, et cette source de légitimité donnait lieu à des résistances multiples. Mais à partir du jeudi 30 au matin, chaque commission vînt présenter un ou deux rapports (suivant qu'une minorité suffisamment importante s'était ou non dégagée pour formuler des contre-propositions) : celle sur la question agraire d'abord, puis la commission action politique. Cependant, les débats directement ou indirectement liés à la résolution de Zürich avaient pris tant de temps qu'il ne resta plus que quatre demi-journées pour discuter des travaux de cinq différentes commissions⁶.

Cette courte présentation le montre : l'ombre de ce court paragraphe voté trois ans plus tôt porta sur ces deux moments de la semaine du congrès de Londres et concentra toutes les attentions. Mais, ce n'est pas pour autant que l'historien doit reprendre (et donc valider) les catégories de ce débat – par exemple : « anarchistes » *versus* « socialistes » – qui sont le produit et l'enjeu des affrontements qui se produisirent au sein de l'Internationale, et penser cette lutte à travers les étiquettes imposées par ses vainqueurs⁷. De même, c'est avec un même souci de symétrie qu'il ne faudra pas obscurcir davantage le reste des débats qui se sont tenus cette semaine-là en les mettant à notre tour complètement de côté. Mais tout comme je ne consacrerai pas l'essentiel de ce volume à la résolution de Zürich, ce n'est qu'incidemment que je rentrerai dans le détail des controverses qui se sont déroulées dans les murs du Queen's Hall au milieu de l'été 1896, afin

-
6. Respectivement celles en charge des questions d'éducation et de développement physique, d'organisation de la classe ouvrière, de guerre, d'économie et d'industrie, la commission en charge des questions diverses. Le samedi 1^{er} août au matin, on écouta également les propositions d'un petit groupe s'étant réuni pour proposer les détails de l'organisation du prochain congrès de la Deuxième Internationale.
 7. Je défendrai ici, pour ses vertus heuristiques, l'exigence de symétrisation des analyses mise en avant dans LATOUR Bruno, *Changer de société. Refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte, coll. « Poche. Sciences humaines et sociales », 2006.

d'éviter les œillères d'une histoire doctrinale du socialisme décriée par Georges Haupt⁸.

Dans l'historiographie du mouvement socialiste⁹, ce travers recouvre deux manifestations polaires. D'un côté, des travaux comme ceux de Lewis Lorwin sont articulés autour de l'idée que « la II^e Internationale [était] l'organisation principale de son temps, et [que] son histoire résume celle du mouvement international de l'époque¹⁰ ». À l'inverse, un ouvrage comme celui de G. H. D. Cole est bâti autour d'une analyse de la Deuxième Internationale comme une fédération de groupements nationaux, qui eut de maigres occasions d'intégrer ses composantes en un tout : partant, son histoire devrait juxtaposer celle des congrès et celles de l'évolution du socialisme dans les diverses régions où il s'est développé¹¹. Ainsi, quelle que soit l'importance accordée à l'internationalisme, ces publications isolent l'histoire des congrès, en considérant que les synthèses des échanges qui s'y tiennent se suffisent à elles-mêmes. De telles perspectives historiographiques isolent les congrès de la Deuxième Internationale par rapport aux mouvements socialistes locaux et régionaux, mais aussi par rapport à l'histoire générale de la fin du XIX^e siècle – à commencer par l'histoire de la « première mondialisation¹² ».

À partir des années 1880, entraînée par des flux commerciaux et financiers, une révolution des moyens de transport et des

8. HAUPT Georges, *La Deuxième Internationale 1889-1914. Étude critique des sources. Essai bibliographique*, Paris, Éditions Mouton, coll. « Matériaux pour l'histoire du socialisme international. 2^e série, Essais bibliographiques », 1964.

9. Ma faible maîtrise de l'allemand m'a malheureusement mis dans l'impossibilité de consulter la littérature germanophone sur le sujet.

10. LORWIN Lewis L., *L'Internationalisme et la classe ouvrière*, *op. cit.*, p. 54.

11. COLE George H. D., *A History of Socialist Thought*, vol. III: *The Second International 1889-1914*, Londres/New York, Macmillan/St Martin's Press, 1956.

12. ROSENBERG Emily (dir.), *A World Connecting 1870-1945*, Cambridge (Mass.), Londres, The Belknap Press of Harvard University, coll. « A history of the world », 2012.

technologies de communication facilite la connexion, et donc la fluidification des échanges européens et transatlantiques grâce à d'énormes gains d'efficacité¹³. Ces dynamiques prennent appui sur des rencontres qui en sont aussi des symptômes, comme l'*European Timetable Conference* en 1891. Toutefois, cette « première mondialisation » ne se limite pas à des conférences d'harmonisation technologique : des juristes se réunirent pour mettre en place des droits internationaux¹⁴, des scientifiques pour débattre des progrès de leurs disciplines respectives¹⁵, ou encore des diplomates et banquiers pour évaluer la solvabilité de la dette d'un pays¹⁶. Les congrès s'imposent alors comme un mode privilégié de construction de l'internationalité, comme en témoigne le répertoire dressé par l'Union des associations internationales en 1960¹⁷. Quoiqu'ils aient une existence indépendante les uns des autres, ces meetings sont rythmés par les Expositions universelles¹⁸, qui

-
13. Voir notamment : ROSENBERG Emily, « Transnational Currents in a Shrinking World », in Emily ROSENBERG (dir.), *A World Connecting: 1870-1945*, op. cit., p. 815-996, et O'ROURKE Kevin H. et WILLIAMSON Jeffrey G., *Globalization and History. The Evolution of a Nineteenth-Century Atlantic Economy*, Cambridge, MIT Press, 1999.
 14. Voir par exemple : GUIEU Jean-Michel et KÉVONIAN Dzovinar (dir.), *Relations internationales*, n° 149 : « Juristes et relations internationales », 2012.
 15. Voir par exemple : FEUERHAHN Wolf et RABAUULT-FEUERHAHN Pascale (dir.), *Revue Germanique Internationale*, n° 12 : « La fabrique internationale de la science. Les congrès scientifiques de 1865 à 1945 », 2010.
 16. TRUONG-LOÏ Blaise, *La dette publique chinoise à la fin de la dynastie Qing*, mémoire de M2, IEP de Paris, 2015. Ce travail, comme d'autres avant lui, a le mérite de montrer que les conséquences de la première mondialisation ne se limitent pas qu'à l'espace transatlantique. On pourra également se référer à cette référence plus classique : EICHENGREEN Barry J., *Globalizing Capital. History of the International Monetary System*, Princeton, Princeton University Press, 2008 (1996).
 17. Union des associations internationales, *Les congrès internationaux de 1681 à 1899. Liste complète*, Bruxelles, Union des associations internationales, coll. « Documents », 1960.
 18. RASMUSSEN Anne, « Les Congrès internationaux liés aux Expositions universelles de Paris (1867-1900) », *Cahiers Georges Sorel*, vol. 7, n° 1, 1989, p. 23-44.

drainent dans une même ville et pour quelques mois des individus venus de la plupart des pays du globe – mais surtout du monde atlantique. C'est en marge d'une d'entre elles, en 1889 à Paris, que la Deuxième Internationale fut fondée. De même c'est en marge des réunions de cette organisation que les associations internationales corporatistes qui structurèrent le mouvement ouvrier international virent le jour. Cette « première mondialisation » eut également un versant moins institutionnalisé : c'est notamment celui-ci qu'incarne le mouvement anarchiste, dont l'action transnationale¹⁹, dessine une autre mondialisation, celle de la coopération des États qui les poursuivent.

L'essor d'une « sphère transnationale » permet ainsi à l'internationalisme de connaître son apogée entre 1880 et 1914²⁰. Certes, celui-ci n'a pas la même nature selon qu'il est porté par des hygiénistes, des criminologues ou des militants socialistes. Mais les différents réseaux qui se déploient à l'occasion des congrès produisent des effets internationaux et locaux. Si les connaissances, doctrines et débats produits à cette occasion ont pu être étudiés et leur influence estimée, l'organisation concrète de ces congrès n'a fait l'objet que de peu de travaux : ces rencontres demeurent des boîtes noires, même quand ceux qui se penchent sur elles leur accordent une importance décisive²¹. Pourtant, quelques travaux

-
19. ANDERSON Benedict, *Les bannières de la révolte. Anarchisme, littérature et imaginaire anticolonial : la naissance d'une autre mondialisation*, Paris, La Découverte, coll. « Textes à l'appui. Série Laboratoire des sciences sociales », 2009 (2005).
 20. RODOGNO Davide, STRUCK Bernhard et VOGEL Jacob (dir.), *Shaping the Transnational Sphere. Experts, Networks and Issues from the 1840s to the 1930s*, Londres/Oxford, Berghahn Books, coll. « Studies in contemporary European history », 2015, p. 8.
 21. Je pense par exemple notamment aux travaux de Damiano Matasci. Voir par exemple : MATASCI Damiano, « International Congresses of Education and the Circulation of Pedagogical Knowledge in Western Europe (1876-1910) », in Davide RODOGNO, Bernhard STRUCK et Jacob VOGEL (dir.), *Shaping the Transnational Sphere. Experts, Networks and Issues from the 1840s to the 1930s*, *op. cit.*, 2015, p. 218-238.

incitent à étudier la « forme congrès²² » en tant qu'institution, héritée à la fois de précédents dans les associations ou groupements concernés, et des circulations qui diffusent un modèle organisationnel. Il semble d'autant plus important de proposer une « histoire pratique²³ » de ces congrès que, comme je le soulignais précédemment, leur développement est lié à des dynamiques de mondialisation, dont on peut dire avec Frederick Cooper qu'elles sont hétérogènes et non linéaires, et qu'elles peuvent limiter par exemple la présence de congressistes vivant trop loin du lieu de rencontre internationale²⁴. Je pense que l'étude des agencements matériels et dispositifs (événements autour du congrès lui-même, choix des orateurs, modalités de vote...) qui régissent l'organisation des congrès peut être éclairante : en particulier, elle peut révéler le

-
22. Cette expression est utilisée dans deux corpus de littérature des sciences sociales que j'ai eu l'occasion de parcourir. En histoire d'abord, on la retrouve dans RASMUSSEN Anne, « Les Congrès internationaux liés aux Expositions universelles de Paris (1867-1900) », art. cité, ou dans FEUERHAHN Wolf et RABAULT-FEUERHAHN Pascale, « Présentation : la science à l'échelle internationale », in Wolf FEUERHAHN et Pascale RABAULT-FEUERHAHN (dir.), *Revue Germanique Internationale*, n° 12 : « La fabrique internationale de la science. Les congrès scientifiques de 1865 à 1945 », *op. cit.*, p. 5-15. On le retrouve également dans des travaux se revendiquant (notamment) d'une sociologie simmelienne des formes : voir notamment BÉROUD Sophie et DENIS Jean-Michel (dir.), *Socio-logos*, n° 11 : « Les congrès syndicaux, un objet d'étude sociologique ? », 2015. La chronologie de ces publications ne doit pas tromper : il s'agit d'un renouveau d'une littérature jusqu'alors peu fournie, ou prise dans les chausse-trappes d'une histoire des congrès qui serait une sorte d'équivalent en histoire intellectuelle de l'histoire bataille.
23. Par ce label j'entends proposer une histoire qui symétrise l'importance accordée à toute les pratiques, et en particulier traite la production doctrinale comme une activité parmi d'autres, qu'il n'y a pas lieu de mettre spécialement en avant.
24. COOPER Frederick, « Le concept de mondialisation sert-il à quelque chose ? », *Critique internationale*, vol. 10, n° 1, 2001/1, p. 101-124. Il s'agira ici d'éviter de tomber dans le discours que l'auteur qualifie de « danse des flux et des fragments » : *a fortiori* à la fin du XIX^e siècle, les différents points du globe ne sont pas parfaitement connectés les uns aux autres, tout ne circule pas, et encore moins de la même manière.

genre d'internationalisme que fabriquent leurs acteurs, au moins autant que les doctrines professées et publiées dans des articles, livres ou pamphlets. Appliquée aux congrès socialistes, une telle méthode permettrait de résoudre en partie les apories posées par la simple exégèse de textes : plutôt que de se demander *in abstracto* si et sous quelle condition le *Manifeste du Parti communiste* invitait à considérer que « les prolétaires n'ont pas de patrie²⁵ », il s'agira d'interroger certaines pratiques manifestant cet internationalisme pour comprendre le type d'interactions auxquelles se livrèrent les militants européens au congrès de Londres²⁶.

Cette question se pose avec acuité, car l'autre grande tendance historique à l'œuvre à la fin du XIX^e siècle, et qui ne doit pas échapper à quiconque entreprend de se pencher sur l'histoire d'un congrès de la Deuxième Internationale, c'est la nationalisation des sociétés occidentales. Ce suffixe « -isation » place ce travail dans une perspective résolument constructiviste et moderniste : les nations sont des construits, produits par un certain nombre d'acteurs et dans plusieurs arènes historiques repérables²⁷. Mais les effets de cette construction sont très concrets, et bon gré mal gré, les socialistes d'Europe sont obligés de l'intégrer dans leur

25. ENGELS Friedrich et MARX Karl, *Le Manifeste communiste*, 1848, dans MARX Karl, *Oeuvres. Économie*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1969, p. 178. Dans DUCANGE Jean-Numa, « La petite Internationale d'Autriche-Hongrie : un mythe ? », *Cahiers Jaurès*, n° 215-216, 2015/1-2, p. 67-79, l'auteur rappelle bien les difficultés qu'il peut y avoir à saisir, même replacée en son contexte, cette fameuse formule (p. 70-71).

26. Je discuterai autant que je m'appuierai sur le précieux article de CALLAHAN Kevin, « "Performing Inter-Nationalism" in Stuttgart in 1907: French and German Socialist Nationalism and the Political Culture of an International Socialist Congress », *International Review of Social History*, n° 45, 2000, p. 51-87.

27. Je m'aligne ici sur la perspective proposée dans THIESSE Anne-Marie, *La Création des identités nationales. Europe XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Le Seuil, coll. « L'Univers historique », 1999. J'essaierai toutefois de préciser plus que ne le fait l'auteure de ce livre les caractéristiques sociales de ceux qui concourent à valider l'existence de quelque chose comme des nations.

stratégie pour rentrer et réussir dans le champ politique dans une période où grossissent les rangs socialistes dans la plupart des pays d'Europe²⁸. Ainsi, les thèmes du protectionnisme²⁹, ou du contrôle de la main-d'œuvre³⁰, finissent par pénétrer les agendas socialistes dans différents pays, quoiqu'avec des chronologies différentes. L'organisation, les échanges, et les formes de sociabilité qui ont cours lors d'un congrès international sont autant d'occasions à travers lesquelles les acteurs marquent – sans toutefois que l'on puisse prétendre qu'ils y croient³¹ – le fait qu'existe quelque chose comme des nations. Ainsi, différentes nuances de « nationalisme ordinaire³² » manifestent que, tout en se présentant comme un « Parlement du prolétariat » (et pas *des* prolétariats !), les congrès socialistes peuvent apparaître comme des environnements et même des opérateurs de production internationale du national, et sous une liturgie universaliste s'avérer être des messes ambiguës de l'internationalisme.

-
28. DROZ Jacques (dir.), *Histoire générale du socialisme*, 3 tomes, Paris, Presses universitaires de France, 1974.
 29. Pour le cas de la France, on pourra par exemple regarder CHATRIOT Alain, « Jaurès et les débats sur le protectionnisme agricole », *Cahiers Jaurès*, n° 195-196, 2010, p. 21-48, et notamment l'exemple du tarif Méline. Mais des tarifs similaires ont été mis en place, par exemple en Allemagne, en 1879.
 30. L'*Aliens Act* est voté en Angleterre en 1905, mais on peut également penser aux conséquences de la loi française de 1889 sur le droit de la nationalité, qui, en clarifiant la distinction entre nationaux et étrangers, facilite l'exclusion de milliers de résidents de certains droits (accidents au travail, indigence, élection corporative...). Pour plus de précision, voir NOIRIEL Gérard, *Réfugiés et sans-papiers. La République face au droit d'asile, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Pluriel, 2012 (1991), p. 88-89.
 31. Je fais mienne la mise en garde de Nicolas Mariot contre les postures trop mentalistes : « Ils en pensent beaucoup moins. » MARIOT Nicolas, *Bains de foule. Les voyages présidentiels en province, 1888-2002*, Paris, Belin, coll. « Socio-histoires », 2006, p. 33.
 32. Je reprends cette expression (et en propose une traduction) de BILLIG Michaël, *Banal nationalism*, Londres/Thousand Oaks (Calif.)/New Delhi, Sage, 1995. L'auteur désigne par là la série d'habitudes et de pratiques qui assurent quotidiennement la reproduction de l'apparente évidence selon laquelle des nations existent.

J'essaierai en conséquence de montrer que l'histoire de la constitution des partis socialistes nationaux à la fin du XIX^e siècle ne peut s'écrire indépendamment de celle des congrès de la Deuxième Internationale, et des transferts et circulations qu'ils occasionnent entre et au sein des délégations « nationales³³ ». Pourtant, cette perspective se heurte à un second tropisme des travaux sur le socialisme européen avant 1914 : leur nationalisme méthodologique³⁴ – ce biais analytique ou cognitif qui consiste à appréhender le monde social en prenant la nation ou l'État-nation pour unité d'analyse. Comme la plupart des brochures de l'époque qu'elles étudient, les études générales sur la Deuxième Internationale précédemment citées contiennent généralement des chapitres distincts qui entendent proposer une histoire des mouvements socialistes par pays, en passant souvent sur l'interdépendance qu'invitent à étudier leurs homologues structurales. Un exemple paradigmatique de cette tendance se retrouve dans l'*opus magnum* de Jacques Droz sur le socialisme européen³⁵. Mais avec une focale déterminée *a priori*, comment bien suivre les acteurs et comprendre, par exemple, que les célèbres grèves de

33. Ces délégations n'ont souvent de « national » que leur nom : elles ne sont que rarement composées d'individus d'une même nationalité, et sont souvent marquées par des divergences que gomme le qualificatif unifiant de « national ».

34. Pour l'article séminal de critique du nationalisme méthodologique, voir : MARTINS Herminio, « Time and Theory in Sociology », in John REX (dir.), *Approaches To Sociology*, Londres/Boston, Routledge & Kegan Paul, 1974, p. 246-294. Pour une revue de littérature récente, et un essai de typologie, voir : DUMITRU Speranta, « Qu'est-ce que le nationalisme méthodologique ? Essai de typologie », *Raisons politiques*, n° 54, 2014/2, p. 9-22. Pour une application au cas de l'histoire du travail et des relations de travail, voir VAN DER LINDEN Marcel, *Workers of the world: essays toward a global labor history*, Leyde, Brill, coll. « Studies in global social history », 2008, p. 1-14.

35. DROZ Jacques (dir.), *Histoire générale du socialisme*, *op. cit.* Il s'agit d'une œuvre considérable, mais qui présente un nationalisme méthodologique à peu près total, qui se laisse voir dès le sommaire, qui superpose des études sur le socialisme dans les différents pays d'Europe.

Carmaux aient pu durer aussi longtemps si l'on ne prend pas en compte l'aide apportée par les caisses de solidarité internationales³⁶ ? Comment comprendre, dans un autre contexte, que l'*Independent Labour Party* (ILP) et la *Social-Democratic Federation* (SDF) aient pu se rapprocher si l'on ignore l'importance de la mort de Friedrich Engels, ou les tractations d'Eduard Bernstein et d'autres chefs du *Sozialdemokratische Partei Deutschlands* (SPD) pour faire se rapprocher Edward et Eleanor Marx Aveling de la SDF³⁷ ? L'historiographie du socialisme a souvent bien du mal à donner une consistance à l'internationalisme socialiste et aux congrès internationaux autrement qu'à travers l'étude d'échanges épistolaires ou la scénarisation de débats doctrinaux désincarnés.

Même dans des travaux récents se proposant de penser la « transnationalisation de l'action collective », le nationalisme méthodologique peut poindre quand, en distinguant les niveaux auxquels une lutte peut se déplier, le transnational est opposé à un local qui prend souvent la forme du national³⁸. À l'inverse d'une telle tendance, il semble important de préserver à l'échelle dite « locale » une certaine plasticité, qui permet par exemple de rendre compte de différences matérielles et sociales à l'origine d'un internationalisme hétérogène – différences qu'écrase la référence à des délégations ou des mouvements « nationaux ». En ce sens, l'examen attentif d'un congrès, autant que l'étude d'un mouvement local, doit permettre de démêler l'enchevêtrement et la diversité des internationalismes de proximité (généré par le contact et les

36. Jean Jaurès remercie en particulier les travailleurs britanniques pour leur soutien, lors d'une session du congrès de Londres. HAMON Augustin, *Le socialisme et le congrès de Londres. Étude historique, op. cit.*, p. 119.

37. MARX LONGUET Jenny, *The daughters of Karl Marx: family correspondence 1866-1898*, Londres, Deutsch, 1982, p. 288-289.

38. SIMÉANT Johanna, « La transnationalisation de l'action collective », in Éric AGRIKOLIANSKY *et al.*, *Penser les mouvements sociaux*, Paris, La Découverte, coll. « Recherches », 2010. Voir p. 124-125 pour le passage critiqué.

communications), de pratiques (qui s'origine dans des expériences professionnelles, ou des mobilisations) et de doctrine³⁹.

Il faut enfin signaler une troisième manifestation du nationalisme méthodologique, particulièrement susceptible de surgir tant dans le regard des acteurs d'un congrès que dans celui d'observateurs ou d'historiens. Par analogie avec certains travaux sur la traduction⁴⁰, on peut remarquer que ces rencontres internationales sont parfois analysées comme des points de contact, d'échanges inter-culturels et de circulations brouillant ou soulignant des frontières entre espaces (notamment) nationaux⁴¹. Pour ne prendre que deux exemples, mentionnons la précieuse étude d'Augustin Hamon consacrée au congrès de Londres (auquel il participait), qui fourmille de descriptions d'affrontement de caractères nationaux⁴², et le célèbre ouvrage de Robert Michels sur la social-démocratie qui fait de l'humour des orateurs anglais, des grands gestes et du *pathos* de leurs homologues français ou encore de l'ardeur des leaders socialistes russes un des ressorts psychologiques de la loi d'airain de l'oligarchie qu'il entend mettre au jour⁴³. De telles perspectives territorialisent socialismes et internationalismes :

39. Sur ces distinctions et pour une étude de cas portant sur Lyon, voir : MOISSONIER Maurice, « À propos des racines de ce qui pourrait être une tradition internationaliste », in Serge WOLIKOW et Michel CORDILLOT (dir.), *Prolétaires de tous les pays unissez-vous ? Les difficiles chemins de l'internationalisme (1848-1956)*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Publications de l'Université de Bourgogne », 1993.

40. Critiqués dans WILFERT-PORTAL Blaise, « Où est la traduction ? Histoire quantitative et cartographique de la traduction », communication (vendredi 14 décembre 2012), disponible sur le site internet [Savoirs ENS].

41. C'est par exemple le cas de l'étude du congrès de Stuttgart de la Deuxième Internationale par Kevin Callahan, ou du texte de Wolf Feuerhahn et Pascale Rabault-Feuerhahn cités précédemment.

42. HAMON Augustin, *Le socialisme et le congrès de Londres. Étude historique*, op. cit., par exemple p. 192-193.

43. MICHELS Robert, *Sociologie du parti dans la démocratie moderne*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2015 (1925), p. 127.

si assister à un congrès international c'est transgresser et dépasser des frontières, c'est que les socialismes sont répartis en territoires, expressions de pays entiers, émanations du caractère d'un peuple ou d'une population. Elles amènent à penser des hybridations, mais par contrecoup essentialisent leur objet : à la fin du XIX^e siècle, il n'existe pas quelque chose comme « le socialisme anglais » ou « le socialisme français » – c'est ce que rappellent avec éclat les foires d'empoignes et scissions au sein de la délégation française au congrès de Londres.

Il est possible de désamorcer les pièges de ce culturalisme tout en s'attaquant à une dernière lacune de l'historiographie de la Deuxième Internationale soulignée par Georges Haupt, sans qu'il ait eu le temps d'y remédier⁴⁴ : il manque une histoire sociale de cette organisation. Bien sûr, sa réalisation pose de nombreux problèmes, mais, combinée à une histoire pratique et transnationale des congrès de la Deuxième Internationale, elle ouvre la voie à une étude différentialiste de l'internationalisme socialiste, qui rendrait compte des différentes couches d'expérience que ce terme enveloppe. Disposés différemment à agir dans une même situation du fait de socialisations antérieures elles-mêmes singulières, les socialistes étudiés dans ce travail ne retirèrent pas le même profit de leur participation au congrès de Londres⁴⁵. En particulier, les différences de classe sont décisives, et structurent le rapport à

44. HAUPT Georges, *La Deuxième Internationale 1889-1914. Étude critique des sources. Essai bibliographique*, op. cit., p. 76-78.

45. C'est ce que préfigurent les travaux de sociologie politique sur l'impact de mobilisations et événements sur les trajectoires individuelles, et en particulier ces deux-là, qui ont guidé nos questionnements : MACADAM Douglas, *Freedom Summer. Luttres pour les droits civiques, Mississippi 1963*, Marseille, Agone, coll. « L'ordre des choses », 2012 (1988) et PAGIS Julie, *Mai 68. Un pavé dans leur histoire*, Paris, Presses de Sciences Po, coll. « Sociétés en mouvement », 2014. On retrouve des raisonnements similaires quoiqu'accordant plus de poids à la détermination des trajectoires individuelles par les événements dans TACKETT Timothy, *Par la volonté du peuple. Comment les députés de 1789 sont devenus révolutionnaires*, Paris, Albin Michel, coll. « L'Évolution de l'humanité », 1997.

l'internationalisme⁴⁶. Si l'on admet généralement, à la suite de Pierre Bourdieu, que l'espace des dispositions préfigure celui des prises de position⁴⁷, ceux-ci ne peuvent toutefois être parfaitement superposés : c'est uniquement à condition de se pencher sur la façon dont les acteurs se saisissent des dispositifs organisant les échanges et rencontres lors de ce meeting international qu'on pourra espérer éclairer le genre d'internationalisme qui s'y fabrique et s'y actualise.

C'est donc cet objet qui va se trouver au cœur des réflexions de cette étude. Mais qu'entendre exactement par là ? Tout en reconnaissant les difficultés de définition d'un phénomène aussi protéiforme, Marcel van der Linden propose de désigner par internationalisme socialiste toutes les modalités de l'action collective par lesquels les groupes de travailleurs d'un pays donné mettent de côté leurs intérêts pour soutenir un groupe similaire composé d'individus issus d'un autre pays, et agissent ainsi directement ou indirectement pour leurs propres intérêts de classe – sont ainsi désignés comme manifestations de cet internationalisme tant des projets politiques que l'organisation concrète du mouvement socialiste⁴⁸. Que cela soit par des appels à la grève ou à la coordination des mouvements de travailleurs, par des échanges d'informations ou encore par l'établissement des contrôles sur la main-d'œuvre visant à limiter l'embauche de « jaunes » venus de l'étranger, des collaborations transfrontalières et infra-nationales se multiplièrent à la fin du XIX^e siècle⁴⁹. Si à la suite du congrès

46. CALHOUN Craig, « The Class Consciousness of Frequent Travelers: Toward a Critique of Actually Existing Cosmopolitanism », *South Atlantic Quarterly*, vol. 101, 2002, p. 869-897.

47. BOURDIEU Pierre (avec WACQUANT Loïc J. D.), *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Le Seuil, coll. « Libre examen. Politique », 1992.

48. VAN DER LINDEN Marcel, *Workers of the world: essays toward a global labor history*, *op. cit.*, p. 259-261.

49. MILNER Susan, *The Dilemmas of Internationalism. French Syndicalism and the International Labour Movement 1900-1914*, New York/Oxford/Munich, Berg, 1990.

de Londres, militants et historiens⁵⁰ insistent sur la distinction entre « action politique » (ou parlementarisme) et « action économique » (ou antiparlementarisme), les deux se mêlèrent encore à sa suite, et les congrès de la Deuxième Internationale furent des lieux de coordination et de fabrique de ces internationalismes pluriels.

Pour autant, il s'agira de ne pas surestimer la transnationalité des pratiques des socialistes européens. Même si les créations d'associations et de secrétariats internationaux se multiplient, les congrès internationaux s'organisèrent progressivement sur les bases de mouvements nationaux en cours d'unification et de consolidation. Cet internationalisme à base nationale se retrouve par exemple dans les correspondances des leaders socialistes – pourtant considérés comme les plus cosmopolites⁵¹. Au-delà des élites du mouvement socialiste international, certains historiens se sont efforcés de mettre au jour les formes de nationalisme décelables dans les comportements de leaders régionaux⁵². Ils montrent que c'est précisément lors de rencontres ou à l'occasion de relations inscrites à l'agenda internationaliste que les acteurs sont amenés à essentialiser et donc à homogénéiser – souvent pour critiquer – ce qu'est le socialisme dans tel ou tel pays, et la chance qu'ils ont de le pratiquer autrement. Ces rencontres, qui tournent parfois à la confrontation, rappellent que l'opposition entre nationalisme et internationalisme est trop binaire, et d'aucuns proposent de parler d'« inter-nationalisme⁵³ » pour désigner les activités qui les précèdent, les accompagnent et les suivent.

50. *Ibid.*

51. DONALD Moira, « Workers of the World Unite? », in Martin H. GEYER et Johannes PAULMANN, *The Mechanics of Internationalism*, Londres, Oxford University Press, coll. « Studies of the German Historical Institute London », 2001.

52. Voir en particulier HOWORTH Jolyon, « French Workers and German Workers: The Impossibility of Internationalism, 1900-1914 », *European History Quarterly*, vol. 15, 1985, p. 71-97.

53. Pour le socialisme, voir CALLAHAN Kevin, « “Performing Inter-Nationalism” in Stuttgart in 1907: French and German Socialist Nationalism and the Political

Ce travail sera donc guidé par cette question : quel(s) internationalisme(s) a produit ou actualisé le congrès de Londres ? Que les pratiques des socialistes européens se glissent dans des formes institutionnalisées ou qu'elles innovent, transgressent et transforment le *modus operandi* de ces rencontres internationales, elles offriront un regard empirique sur ce qu'ont pu faire les gauches européennes dans une configuration politique caractérisée par une nationalisation des champs politiques, et des enjeux qui permettent de s'y faire une place.

Mais pour qu'il y ait des bénéfices à une telle étude historique de l'internationalisme socialiste, nous devons nous efforcer de respecter les exigences mises en avant lors de ce parcours historiographique introductif : il s'agit d'écrire une histoire transnationale, sociale et pratique du congrès Londres. Comme en témoigne le choix de ne travailler que sur un seul congrès (sans pour autant oublier les autres), se prêter à cet exercice prend du temps, et d'abord pour récolter les archives nécessaires à son écriture. Ceux-ci ont été collectés dans sept centres d'archives, à Amsterdam, Londres, Manchester et Paris, dans l'optique de respecter les trois inflexions historiographies suggérées dans cette introduction.

Refuser de se trouver en position de réécrire une histoire uniquement doctrinale des congrès m'a obligé à trouver des sources pour contourner ce qu'offre la majorité des comptes rendus sur le congrès de Londres : un récit pas à pas des différentes controverses qui l'ont animé. Dans cet effort, un premier point d'appui a été fourni par une relecture des documents officiels publiés à l'occasion du congrès de Londres. Si j'ai pu trouver quelques inédits à Londres et Amsterdam, la majorité de ceux qui m'ont été utiles ici

Culture of an International Socialist Congress », art. cité. Pour une proposition similaire dans un tout autre domaine historique, voir WILFERT-PORTAL Blaise, « Un "grand cosmopolite" ? Romain Rolland et l'Italie ou les contradictions d'un internationaliste », in Anne BOSCHETTI, *L'espace culturel transnational*, Paris, Nouveau Monde éditions, coll. « Culture-médias », 2010.

se trouvent contenus dans des volumes de fac-similés édités par la maison genevoise Minkoff, au début des années 1980 – probablement à partir d'une sélection dans les archives amstellodamoises⁵⁴. Le plus riche est celui contenant la minute du congrès⁵⁵, et les divers documents produits à cette occasion (invitations, circulaires, livret à l'adresse des congressistes, agenda, rapports, feuille de comptes...). J'ai également recherché des récits susceptibles de donner plus de chair à cet événement. Les articles de presse – principalement français – réunis dans le deuxième volume sur le congrès de Londres édité par Minkoff ont été des sources précieuses (par exemple pour comprendre et décrire la marche qui ouvrit le congrès)⁵⁶, mais la plupart du temps, ils sont focalisés sur les débats, ou en proposent des analyses, et ce n'est qu'entre deux virgules ou deux parenthèses que glisse une information permettant d'écrire une histoire qui symétrise l'importance accordée à chaque activité du congrès de Londres. Celle-ci s'appuie sur d'autres récits, individuels : d'abord les comptes-rendus de certains délégués à leur propre organisation (publiés sous forme de livrets, dont certains sont contenus dans les volumes Minkoff)⁵⁷, mais également le petit essai d'Augustin Hamon intitulé *Le congrès de Londres et le socialisme*⁵⁸. Ces points d'appui ont également le défaut d'une focalisation trop doctrinale, mais en recueillant les impressions (plus ou moins fiables⁵⁹) de délégués en voyage, ils offrent de

54. Je ne peux ici que faire des conjectures, car il m'a été impossible de trouver un interlocuteur susceptible de me renseigner sur l'origine de ces volumes.

55. *Congrès de Londres*, *op. cit.*

56. *Le congrès de Londres devant la presse*, Genève, Minkoff, 1981.

57. Principalement : BOISCEVRSOIE Citoyen, *Le Congrès international de Londres*, Paris, Ligue intransigeante socialiste, date de publication inconnue, et GUÉRARD Eugène, *Le congrès de Londres*, Paris, Syndicat national des travailleurs des chemins de fer de France et des Colonies, 1896.

58. HAMON Augustin, *Le socialisme et le congrès de Londres. Étude historique*, *op. cit.*

59. Un encadré en annexe de ce livre est consacré à l'essai d'Augustin Hamon, source précieuse mais délicate à utiliser.

nombreux détails sur l'organisation matérielle du congrès. L'essai de Hamon se distingue par la quantité d'informations qu'il synthétisait : cet ouvrage se basait non seulement sur ses propres notes en tant que congressiste, mais également sur nombre d'articles de journaux référencés en notes de bas de page. La majorité des documents utilisés pour réaliser une histoire pratique du congrès de Londres était donc publiée, et c'est au faible intérêt qui leur a jusqu'ici été consacré ou à l'analyse partielle dont ils ont fait l'objet que ce travail se propose de remédier.

Pour écrire une histoire qui soit aussi *sociale* de cet événement, j'ai eu recours à des sources assez classiques bien que souvent délaissées par les historiens de la Deuxième Internationale. J'ai en effet décidé d'esquisser ici une biographie collective du groupe des congressistes présents à Londres durant l'été 1896, et pour cela, je me suis appuyé sur des dictionnaires biographiques : d'abord l'immense base du *World Biographical Information System*, puis en compléments le *Dictionnaire Biographique du mouvement ouvrier français* et le *Oxford Dictionary of National Biography*. À partir d'une liste des délégués contenue dans le rapport officiel du congrès⁶⁰, il a été possible de construire une base de données sur cette population, grâce à ces dictionnaires. Pour les besoins d'un travail typologique appuyé sur quelques exemples, il m'a également fallu avoir recours à des biographies ou des mémoires de certains protagonistes du congrès (notamment celles d'Émile Vandervelde, de Charles Bonnier, de Richard et Emmeline Pankhurst, de Ben Tillet ou de Tom Mann). En l'état, il était impossible d'écrire une histoire sociale à parts égales⁶¹, mais quelques matériaux non publiés m'ont permis de rééquilibrer mon propos : par exemple, les archives personnelles de Henry Alfred Barker – socialiste londonien méconnu (je n'ai trouvé aucune notice biographique

60. *Congrès de Londres*, *op. cit.*, p. 248-265.

61. BERTRAND Romain, *L'histoire à parts égales. Récits d'une rencontre, Orient-Occident (XVI^e-XVII^e siècle)*, Paris, Le Seuil, 2011.

sur lui) qui eut pourtant un rôle important dans l'organisation du congrès – conservées au People's History Museum de Manchester.

Enfin, pour ne pas se concentrer sur une ou deux délégations nationales – avec le risque de réifier les nations sous-jacentes par la comparaison – l'histoire transnationale que propose ce travail a nécessité de suivre les acteurs, et d'aller explorer tantôt des archives des différents partis socialistes anglais, tantôt des correspondances entre militants allemands et polonais, ou encore des archives d'organisations internationales socialistes ainsi que des archives de police. Que des anarchistes fussent suivis par la police française⁶², que des socialistes investissent les associations ou fédérations qui gravitent autour de la Deuxième Internationale ou encore qu'ils organisassent des tournées de propagande pour préparer l'événement ou donner leur version de ce qui s'était passé à Londres, nombre de documents qui seront détaillés au cours de ce volume ont gardé des traces de l'action des protagonistes de ce congrès. Ces sources très diverses avaient en commun de n'être pas publiées, et surtout de permettre de suivre les acteurs du congrès de Londres en amont et en aval de cet événement.

Ces trois groupes de matériaux sont utilisés de manière inégale selon les chapitres de ce livre. Le premier d'entre eux marque la volonté de s'éloigner d'une histoire simplement doctrinale, en s'attachant à mettre en avant les intrications entre internationalisme et nationalisme ordinaire. En effet, si une liturgie mettait bien en scène un rassemblement dans lequel les nations et les oppositions doctrinales devaient s'effacer pour laisser place à un

62. Dans son article DELUERMOZ Quentin, « Capitales policières, État-nation et civilisation urbaines : Londres, Paris et Berlin au tournant du XIX^e siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 60, 2013/3, p. 55-85, l'auteur met bien en avant la difficulté qu'il peut y avoir à travailler sur des archives de police anglaise peu abondantes. Malgré ses conseils, ceux de Clive Emsley et ceux de Constance Bantman, il m'a été très difficile d'avoir accès à des rapports de police anglaise sur les activités des socialistes européens à Londres (les archives de police françaises étaient plus fournies!).

« Parlement du prolétariat » uni, on verra que les dispositifs sur lesquels elle reposait étaient fragiles et précaires. Au contraire, partout (dans les défilés, dans la répartition des délégués dans la salle ou encore dans les modalités de vote) se donnaient à voir les marques de confirmation de l'existence des nations constitutives de ce que Michaël Billig nomme un nationalisme ordinaire⁶³. Cette saillance d'une division nationale nous amènera à avancer la thèse selon laquelle l'un des principaux enjeux de ce genre de congrès est la mise en scène de délégations et de socialismes nationaux les plus homogènes possible, autrement dit une construction internationale de mouvements socialistes nationaux.

Le deuxième chapitre s'attachera à restituer une part de l'hétérogénéité de la population des congressistes, en recomposant sa morphologie sociologique. Il s'agira d'abord de présenter les caractéristiques générales de la population que nous étudions, et de souligner, parmi elles, lesquelles sont particulièrement clivantes. Cela nous permettra ensuite d'isoler et de contraster quelques trajectoires et cas typiques de participation à ce congrès. Dans un dernier moment je présenterai quelques pistes pour expliquer l'état de cette morphologie. L'objectif est ainsi de souligner la pluralité des expériences et activités que recouvre l'expression d'internationalisme socialiste.

Enfin, le dernier chapitre tâchera d'aller au-delà de cette socio-histoire organisationnelle du congrès de Londres pour mettre en avant le type d'usages qui ont été faits de cet événement international : quelle structure d'opportunité a-t-il constituée, pour quels usages stratégiques ? On se demandera d'abord si ce congrès n'a pas constitué qu'une arène internationale de plus pour des luttes avant tout régionales ou nationales. Si de nombreux indices convergent pour en arriver à un tel constat, il s'agira de montrer – notamment à partir d'études sur les socialismes anglais – que

63. BILLIG Michaël, *Banal nationalism*, *op. cit.*

l'internationalisme en jeu au congrès de Londres se déployait à plusieurs échelles à la fois, imbriquées les unes dans les autres, et qui ne peuvent être bien comprises qu'en articulant et non en opposant les différentes sphères d'action investies et désinvesties par les militants socialistes.